

# L'HOMME HAÏTIEN : PSYCHOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

par Gontrand DÉCOSTE s.j.

*Conférence donnée au Grand Séminaire Notre-Dame d'Haïti/ Faculté de Théologie,  
Port-au-Prince, le 10 avril 2003, lors d'un symposium sur «L'Homme haïtien à l'aube  
de 2004»*

## Introduction

Nous prenons, comme point de départ de notre réflexion sur «l'homme haïtien: psychologie et spiritualité», l'affirmation lumineuse de Jean-Paul II (1979) dans sa première encyclique *Le Rédempteur de l'homme* (4 mars 1979):

«L'Église, dit le Pape, ne peut abandonner l'homme, dont le 'destin', c'est-à-dire le choix, l'appel, la naissance et la mort, le salut ou la perte, sont liés d'une manière si étroite et indissoluble au Christ. (...) L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social -dans le cercle de sa famille, à l'intérieur de sociétés et de contextes divers, dans le cadre de sa nation ou de son peuple (et peut-être plus encore de son clan ou de sa tribu), même dans le cadre de toute l'humanité- cet homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission: il est la première route et la route fondamentale de l'Église, route tracée par le Christ Lui-même, route qui, de façon immuable, passe par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption.» (n.14; soulignés dans le texte).

Paraphrasant Jean-Paul II nous pourrions dire: l'Église d'Haïti ne peut abandonner l'homme haïtien. **L'homme haïtien est la première route et la route fondamentale que l'Église d'Haïti doit parcourir** en accomplissant sa mission évangélisatrice et humanisatrice. L'homme haïtien est, de toute évidence, une réalité incontournable dans notre projet ecclésial d'évangélisation et d'humanisation. Alors surgit la **problématique**: comment l'Église d'Haïti peut-elle parcourir cette route si elle ne connaît pas l'homme haïtien, ignore sa psychologie et sa spiritualité, ou n'en tient pas compte? Vous saisissez ainsi l'importance de notre effort pour connaître l'homme haïtien, comprendre sa psychologie, et approfondir sa spiritualité. Ce qui nous amène à soulever une autre problématique: est-il vraiment possible de connaître l'homme haïtien, de comprendre sa psychologie et sa spiritualité? Comme l'affirme Fiodor Dostoïevsky (16 août 1839), l'homme n'est-il pas un mystère? S'il est vrai que l'homme est un mystère, nous convenons, avec le romancier russe, qu'«*il faut le percer, et si tu passes toute une vie à le percer, ne dis pas que tu as perdu ton temps; j'étudie ce mystère, car je veux être un homme*». L'homme haïtien, comme tout homme, est un mystère, ainsi que le laissent entendre certains proverbes créoles: “*Zafè nèg, se mistè*”; “*Ti n èg pa p di w*”; “*Sa k nan kè yanm, se kouto k konnen l*”; “*Rèv chen rete nan kè l*”, etc. Toutefois, si l'homme haïtien est un mystère, c'est un mystère qui, à mon avis, se livre. En effet, ce mystère se livre à nous à travers les us et coutumes de l'homme haïtien, ses chansons, ses danses, sa poésie, sa mythologie, ses contes, ses proverbes, etc. Ceux-ci nous révèlent quelque chose de sa psychologie et de sa spiritualité. Aussi, nous voulons prendre tout le temps et déployer tout

l'effort qu'il faut pour étudier ce mystère en vue de le percer et de le comprendre dans une **perspective** qui se veut à la fois humaniste et humanisatrice.

Tel est donc le **sens profond de notre démarche**. Il faut reconnaître qu'il arrive qu'on cherche à mieux connaître l'homme pour des desseins ténébreux, par exemple, pour pouvoir mieux le manipuler, le dominer et l'asservir. L'**objectif** que nous poursuivons est diamétralement opposé: c'est celui de connaître plus intimement l'homme haïtien, afin de l'aimer plus passionnément, de l'accompagner et de l'aider plus efficacement dans sa quête de dignité, de valeur et de liberté. Celles-ci lui sont quotidiennement déniées. Dans le cadre de cet exposé, je me propose de dégager quelques aspects essentiels de la psychologie et de la spiritualité de l'homme haïtien tel que nous pouvons l'observer objectivement dans le contexte familial, social, culturel et religieux d'Haïti. À la lumière de ces observations objectives, il nous semble que la psychologie et la spiritualité de l'homme haïtien sont fondamentalement celles:

- 1) celles d'un être opprimé et blessé, qui cherche désespérément la voie de la libération et de la guérison;
- 2) celles d'un être cruellement éprouvé qui chemine ou poursuit sa longue marche existentielle dans la "nuit obscure" ou le "désert" de la souffrance;
- 3) celles d'un être très pauvre mais étonnamment courageux, combatif, résistant, patient, et capable d'humour ou de rire, parce qu'il est ouvert à la présence de Dieu, aime passionnément la vie et est habité par l'espérance.

Nous allons maintenant essayer de développer chacun de ces trois aspects essentiels de la psychologie et de la spiritualité de l'homme haïtien.

### **I - Psychologie et Spiritualité d'un être opprimé et blessé, qui cherche désespérément la voie de la libération et de la guérison.**

Quand je considère la psychologie et la spiritualité de l'homme haïtien, ce qui me vient immédiatement à l'imagination c'est avant tout l'image de cet homme attaqué dans son intégrité et meurtri dans son être, l'image de ce "**blessé de la vie**" dont parle Jésus de Nazareth dans la "*Parabole du Bon Samaritain*" (Luc 10: 25-37). Je pense qu'il ne sera pas trop difficile à l'homme haïtien de se voir, de se reconnaître, et de se projeter en cet homme dépouillé, blessé, allongé sur le bord de la route, à demi-mort, et dont tout le monde s'écarte prudemment. En effet, l'homme haïtien est un être blessé et étendu à terre, à genoux, et qui cherche désespérément à se relever, à se redresser, à se remettre debout, à retrouver sa «verticalité motrice, allant-devenant» (Françoise Dolto(1977). *L'Évangile au risque de la psychanalyse*. Paris: Jean-Pierre Delarge, p.175). Selon Jean Vanier, fondateur de l'Arche (qui est une communauté d'accueil des "blessés de la vie" ou des personnes ayant un handicap), «chacun de nous porte en lui une blessure». Je pense que cela est particulièrement vrai dans le cas de l'homme haïtien. La blessure que celui-ci porte en lui-même est particulièrement profonde et vive. Elle est d'autant plus profonde et vive qu'elle lui a été initialement infligée par le nègre, son frère de race, son semblable, son compagnon d'humanité, qui le renie, le méprise, le déconsidère, passe outre son chemin. "*Depi nan Gi-*

*nen, nèg rayi nèg*”. Oui, l'homme haïtien est un être psychiquement et spirituellement blessé dans sa dignité d'être humain, et qui cherche le chemin de sa guérison psychique et spirituelle. Mais, il peine à trouver ce chemin. D'ailleurs, celui-ci n'est jamais facile. Ce chemin lui est d'autant plus difficile que sa blessure est profonde et vive.

Certes, il se rendrait la tâche plus aisée s'il apprenait à «**s'accueillir, à s'aimer, à s'estimer, à s'accepter ou à s'assumer comme haïtien**», ainsi que le suggère le père Godefroy Midy s.j. (1999) dans son article intitulé "*M'accueillir et m'aimer comme Haïtien, Haïtienne*" (Bulletin de Liaison, Centre Pedro-Arrupe, Volume IV, No.3, Octobre 1999, pp.1-14). Cependant, me direz-vous: comment l'homme haïtien peut-il s'accueillir, s'aimer et s'assumer comme haïtien si on lui a toujours appris qu'il n'a rien d'aimable ou de beau en lui et chez lui? Si on l'a toujours méprisé, déconsidéré, lui apprenant ainsi à se mépriser, à se rejeter, à se renier? Et comment ne pas avoir une **image négative ou mauvaise de soi-même** ou ressentir ce "malaise d'être" (dont parle le père Godefroy Midy s.j. dans l'article cité plus haut) quand on fait constamment l'objet du mépris, du rejet, du non amour, de la non acceptation de la part des autres et de son frère de race? Aussi, vous comprenez combien et pourquoi il est naturellement difficile à l'homme haïtien de «découvrir la beauté qui est cachée» (Jean Vanier, *La peur d'aimer*, p.5) au fond de son être d'haïtien, nègre et pauvre.

En outre, vous comprenez que, pour apprendre à s'accueillir et à s'aimer, l'homme haïtien doit tout d'abord commencer par **désapprendre** tous ces messages aliénants (qui le rendent étranger à lui-même). L'homme haïtien a besoin d'**entendre** un message sur lui-même qui ne soit pas négatif ni aliénant, mais plutôt positif et libérateur. Et ici, je crois que tous ceux qui accompagnent l'homme haïtien dans sa marche existentielle ont un rôle particulièrement important à jouer. Ils doivent être capables de dire à celui-ci une parole qui soit vraiment une "Bonne Nouvelle", une parole qui le guérisse ou l'aide à guérir de ses blessures psychiques et spirituelles profondes et vives. Il ne fait pas de doute qu'il est capable d'écouter et d'accueillir favorablement un tel message libérateur, une telle parole thérapeutique. Le chemin de la guérison psychique et spirituelle de l'homme haïtien passe aussi, je pense, par la "**restructuration cognitive**" à travers la remise en question et la confrontation de tous ces "schèmes de pensée" automatiques (que véhiculent particulièrement certains de ses proverbes) qui entravent sa psychè et son esprit et l'empêchent d'avoir une meilleure image de lui-même et de l'haïtien, son semblable, et de sortir de son "malaise d'être." Par exemple: "si les haïtiens sont misérables, l'haïtien doit être donc un misérable humain qui fait pitié", "Les haïtiens sont méprisés, moi, haïtien, je dois être donc méprisable", etc. Parce qu'il est habituellement opprimé et blessé dans la vie, l'homme haïtien a développé (naturellement) **un amour-propre, une fierté, et une sensibilité** d'une proportion ou ampleur qui peut surprendre plus d'un. L'homme haïtien ressent plus qu'il ne pense. Il est facilement froissé, heurté dans son ego. Les émotions donnent le ton à sa spiritualité et structurent sa psychologie.

Par ailleurs, pour assurer sa survie dans un environnement qui lui est plutôt hostile et qui fait de lui un être vulnérable et constamment menacé, l'homme haïtien a aussi développé (légitimement) un ensemble de "**mécanismes de défense**" ("*tout bèt jennen mòde*") qui, en fin de compte, semblent plutôt nuire à son épanouissement psychique et spirituel, tels: la peur, le maronage, la méfiance, la susceptibilité, la répression ou l'inhibition, etc. En effet, méfiant et sus-

ceptible, l'homme haïtien a particulièrement une forte tendance à la répression ou l'inhibition: répression ou inhibition de ses sentiments, de ses émotions, de sa pensée. Certains de ses proverbes (que nous avons déjà mentionnés plus haut) l'indiquent clairement: "Zafè nèg, se mistè"; "Ti nèg pa p di w"; "Sa k nan kè yanm, se kouto k konnen l"; "Rèv chen rete nan kè l"; "Zafè kay moun se mistè"; "Koulèv ki bezwen gwo/grandi, rete nan twou l"; "Lè ti kribich bezwen grandi, se nan twou wòch li rete", etc. Selon l'auteur mystique Maurice Zundel(1995) -que le pape Paul VI a salué avec admiration comme un "génie spirituel" de notre temps-

«ce que l'expérience nous apprend, c'est que la foi la plus difficile, c'est la foi en l'homme. Croire en l'homme: il faut pour cela une espèce d'héroïsme.» (*Vie, mort, et résurrection*. Québec: Anne Sigier, p.23).

Je pense que cela est particulièrement vrai pour l'homme haïtien. Celui-ci a de la **difficulté à croire en l'homme, surtout en l'haïtien, son semblable**. Il a d'autant plus de la difficulté à croire en l'homme qu'il «a toujours subi l'autre ou lutté contre lui; (et qu'il en reste quelque chose dans les mentalités» (Francklin Armand et Édouard Pazzis (1997). *Paysan de Dieu. La longue marche du peuple haïtien* Paris: Bayard/ Centurion, p.242).

Par contre, il n'a aucun problème à croire en Dieu. Au contraire! Il a même développé une foi ou une confiance en Dieu dont la spontanéité, la simplicité et la ténacité invincibles (exprimées particulièrement dans la religiosité populaire) ne cessent d'étonner, d'émerveiller. Ce qui peut paraître paradoxal, parce que, comme nous l'avertit Zundel(1991), «c'est quand nous pourrions dire du fond du coeur: "**je crois en l'homme!**" que nous pourrions dire en vérité: "**je crois en Dieu**", puisqu'il est impossible d'atteindre Dieu sans faire la découverte de l'homme». (*Ton visage est ma lumière*. Paris: DDB, p.49. Soulignés dans le texte). Aussi, dans sa quête de libération et de guérison intérieures, l'homme haïtien doit **apprendre à croire en l'homme**, surtout en l'haïtien, son semblable, son frère de race, son compagnon d'humanité. Et pour cela, je pense qu'il doit **apprendre à croire avant tout en lui-même** (guidé, bien sûr, par le mystère du Verbe Incarné qui éclaire, en réalité, le mystère de l'homme: cf. *Gaudium et Spes*, n.22), en sa bonté fondamentale d'être créé par Dieu à son image et selon sa ressemblance (cf. Genèse 1:26-27), en la "beauté" qui est cachée au fond de son être, en ses capacités illimitées, en ses possibilités étonnantes. Et c'est dans la mesure où l'homme haïtien croira en lui-même et en l'homme, qu'il pourra, à mon avis, vaincre la peur, la méfiance, et la susceptibilité, et **oser se dire au monde, s'exprimer et s'affirmer**, et donc exister ou être lui-même.

De fait, «l'affirmation de soi n'est pas l'égoïsme moral, ni même l'égoïsme psychologique: elle est le présupposé de toute qualification morale ou intellectuelle, elle est la condition même de la présence au monde, sinon cette présence même.» (Paul Tillich(1967).*Le courage d'être*. Paris: Caster-man, p.11). Il est vrai que cela demande, de la part de l'homme haïtien, "une espèce d'héroïsme", de dépassement de soi qu'il peut toujours puiser dans la "réserve inépuisable" de sa psychologie et sa spiritualité.

## II . Psychologie et Spiritualité d'un être cruellement éprouvé qui chemine ou poursuit

**sa longue marche existentielle  
dans la "nuit obscure" ou le "désert"  
de la souffrance:**

Quand je considère la psychologie et la spiritualité de l'homme haïtien, deux autres images me viennent immédiatement à l'imagination: celle de la **"nuit obscure"** et celle du **"désert"**. J'emprunte l'image du "désert" à la Bible (Deutéronome 8:2-5) et celle de la "nuit obscure" aux mystiques, particulièrement Jean de la Croix (1542-1591) et Thérèse de l'Enfant- Jésus et de la Sainte Face (1873-1897). Je pense qu'il ne sera pas vraiment difficile à l'homme haïtien de se retrouver à travers celles-ci. Elles symbolisent parfaitement **l'expérience de l'épreuve** qu'il fait tous les jours, et qu'ont connue les Hébreux (après leur sortie d'Égypte et avant leur entrée dans la Terre Promise) et les grands mystiques. Écoutons à ce sujet la mystique française Thérèse de l'Enfant-Jésus nous décrire comment elle a cheminé personnellement dans la nuit:

«Cette épreuve, dit-elle, ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore arrivée. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas! je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'expliquer par une comparaison. Je suppose que je suis née dans un pays environné d'un épais brouillard... Je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer... mais jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature, inondée, transfigurée par le brillant soleil». (*Manuscrits autobiographiques*).

Cette expérience de la "petite Thérèse" ne manque pas de ressembler à celle de l'homme haïtien. En effet, celui-ci est un être cruellement éprouvé qui chemine ou poursuit sa marche existentielle dans la "nuit obscure" ou le "désert" de la souffrance. Il est un être familier de la souffrance. Je ne pense pas exagérer en disant que **l'expérience de la souffrance a façonné, et continue de façonner, sa psychologie et sa spiritualité**. Face à la souffrance, il y a, selon Elisabeth Kubler-Ross et Michel Golfier (*Théo. Nouvelle Encyclopédie catholique*. Paris: Droguet & Ardent/Fayard, 1989, p.889), cinq attitudes fondamentales possibles: 1- la négation (non pas moi; ce n'est pas possible; refus pour se protéger de la réalité; je ne souffre pas), 2- la colère ou la rage ou l'hostilité (pourquoi moi?) reportée sur soi-même, sur Dieu ou sur les autres, 3- la négociation ou le marchandage (n'est-il pas possible d'éviter l'inévitable? de soulager ma souffrance?), 4- la dépression (sentiment de perte, désintérêt pour tout), et 5- l'acceptation. Face à la souffrance, l'homme haïtien semble, quant à lui, écarter la négation, la colère, la révolte, et la dépression ou le désespoir. Ce qui ne manque pas de surprendre quand on connaît la souffrance qui est la sienne. Est-ce sa foi ou sa confiance inébranlable dans "le Bon Dieu Bon" qui lui permet de ne pas se révolter ou sombrer dans la dépression et le désespoir? De toute façon, tout (par exemple: ses prières, sa religiosité, ses chants, ses danses) porte à croire qu'il préfère assumer comme attitudes vitales face à la souffrance: la négociation et l'acceptation. L'homme haïtien semble préférer assumer ou subir sa souffrance comme une fatalité à laquelle il ne peut échapper plutôt que de se révolter contre elle ou chercher résolument à y mettre fin. Cela risque de l'enfermer dans une psychologie et une spiritualité victimisantes; en d'autres termes, dans le rôle et la situation psycho-spirituels de victime.

Cette attitude explique peut-être sa **dévotion particulière à la Croix et au Christ Crucifié ou au Christ souffrant** (et/ou vice-versa) en qui il se projette aisément. Il érige des calvaires

un peu partout. Ceux-ci font en quelque sorte partie du paysage haïtien. Il aime "le Chemin de la Croix." Il semble s'attacher davantage au Vendredi Saint qu'au Dimanche de Pâques. Il ne cherche pas à contourner ni à éliminer ou évacuer la croix de sa vie. Selon François Varillon s.j. (1982):

«Toutes les spiritualités se rejoignent au pied de la Croix du Christ... Le sûr critère, on peut dire, je pense, le seul critère de l'authenticité spirituelle est la Croix. Tout ce qui conduit à la Croix est sérieusement chrétien. Tout ce qui élimine la Croix, ou la contourne, est de l'ordre du pseudo ou de l'ersatz. Encore faut-il bien comprendre le sens de la Croix». (*Joie de croire, joie de vivre*. Paris: Le Centurion, p.68).

La spiritualité de l'homme haïtien rejoindrait ainsi les autres spiritualités "au pied de la Croix du Christ." Mais pouvons-nous dire que l'homme haïtien comprend le sens véritable (sens libérateur ou rédempteur) de la Croix? Le chemin de la souffrance est plutôt long pour l'homme haïtien. Pourtant, il ne s'en plaint pas vraiment. Au contraire! Il aime dire avec philosophie: "**chemen long pa touye moun**." Certes, on ne perçoit pas chez lui un goût quelconque pour la souffrance, ni un besoin de souffrir. Ce qui serait tout simplement morbide, pathologique. La souffrance n'est pas une valeur à ses yeux (comme elle ne l'est pas non plus aux yeux du Christ notre Rédempteur: cf. Jacques Guillet s.j. (1995). *Jésus dans la foi des premiers disciples*. Paris: DDB, p.152) et il ne la recherche pas. Loin de là! "**Soufrans pa dous**": tel est le cri qui jaillit spontanément des profondeurs de son être d'homme opprimé et blessé, ainsi que de ses chants et de ses danses.

En outre, l'homme haïtien aime et accueille volontiers les joies et les plaisirs de la vie. **Il cherche à donner un caractère festif à tout, même à ses deuils**. Ce qui ne manque pas de paraître paradoxal et problématique aux yeux de plus d'un. Le système festif mis en place par l'homme haïtien (rires, danses, chants, blagues, carnaval, raras, etc.) ne serait-il pas, en fin de compte, un "mur de protection" contre les pathos, contre la souffrance qui l'assaille quotidiennement? Le sourire ou le rire légendaire de l'homme haïtien ne serait-il pas, en dernière analyse, une tentative ou une manière, d'adoucir, d'alléger, d'exorciser, de masquer ou d'appriivoiser sa souffrance qui est plutôt profonde et vive? De fait,

«L'Haïtien a toujours eu la souffrance comme lot dans l'existence. C'est pour cela qu'il aime tant chanter et danser, cela l'aide à exorciser le mal et lui donne la force de se tenir debout». (Francklin Armand, *op. cit.*, pp.159-160).

**Le Vodou** aurait pour l'homme haïtien, cruellement éprouvé, la même fonction anesthésiante ou analgésique que les chants et les danses. En effet, selon Karen McCarthy Brown (1991), une spécialiste de la religion haïtienne:

«Le Vodou est le système que les Haïtiens ont mis au point pour faire face aux souffrances de cette vie, un système dont l'objet est de minimiser la douleur, d'éviter les désastres, d'adoucir les pertes, et de fortifier les survivants autant que l'instinct de survie."(*Mama Lola. A Vodou Priestess in Brooklyn*. Berkeley, CA: University of California Press, p.10).

Dans ce contexte psycho-spirituel, ce dont l'homme haïtien a davantage besoin, aujourd'hui, c'est sans doute moins de chanter et de danser sa souffrance pour l'adoucir ou l'appriivoiser que de la **combattre énergiquement** pour y mettre fin, sans cesser pour autant de chanter et de danser. Il pourra même puiser dans les chants et les danses (qui sont, chez lui, des prières dynamisantes) l'énergie ou "la force d'âme" nécessaire pour mener à bien ce combat plutôt difficile et long. Comme nous le rappelle l'exégète français Jacques Guillet s.j. (1995),

«Laisser souffrir quand on peut guérir, c'est déjà tuer son frère, c'est violer la Loi de Dieu». (*Jésus dans la foi des premiers disciples*, *op. cit.*, p.153).

**III. Psychologie et Spiritualité  
d'un être très pauvre,  
mais étonnement courageux,  
combatif, résistant, patient,  
et capable d'humour ou de rire,  
parce qu'il est ouvert à la présence de Dieu,  
aime passionnément la vie,  
et est habité par l'espérance.**

Quand je considère la psychologie et la spiritualité de l'homme haïtien, la dernière image qui me vient immédiatement à l'imagination est celle des "pauvres de Yahvé", les "**anawim**" dont parle la Bible (surtout les Psaumes et les Prophètes). Je pense qu'il ne sera pas trop difficile à l'homme haïtien de se voir, de se reconnaître, et de se projeter dans les "anawim". En effet, comme les "anawim", l'homme haïtien est un être très pauvre, mais étonnement courageux, combattif, résistant, endurant, persévérant, patient, et capable d'humour ou de rire, parce qu'il est ouvert à la présence de Dieu, aime passionnément la vie, et est habité par l'espérance. Il ne manque pas de trouver dans la psychologie et de la spiritualité des "anawim" les éléments essentiels de sa propre psychologie et spiritualité. Je me contente de citer ici quelques-uns de ces éléments:

1. **Le sens de Dieu:** Je ne pense pas exagérer en disant que l'homme haïtien a un sens inné de Dieu. Il croit naturellement en Lui. Sa foi ou confiance en Dieu est d'une simplicité et d'une tenacité étonnantes. De par sa situation, l'homme haïtien est ouvert et s'ouvre spontanément à la présence de Dieu dans sa vie de tous les jours. Si, comme le souligne Yvon Philippini OMI, "l'orgueilleux connaît Dieu par coeur", l'homme haïtien, quant à lui, pauvre et humble, "connaît Dieu par le coeur."(cité par Godefroy Midy s.j.(2001). *Chemin des pauvres: chemin de Dieu*, in Bulletin de Liaison, Centre Pedro-Arrupe, Vol.VI, No.1, Avril 2001, p.3). Sa relation avec Dieu est très affective et envahit ou imprègne toute sa vie. Il a besoin de Lui. Il Lui parle avec une familiarité et une spontanéité déconcertantes. Dieu est, pour l'homme haïtien, le Dieu de la vie, la Vie de sa vie, le Dieu qui est "chemin du pauvre"(Godefroy Midy s.j., op. cit. p,5), le "BonDye bon" qui prend soin du malheureux: "*Bèf k-pa gen ke, BonDye pouse mouch pou li.*"

**2. Le sens religieux:** Le terme "religieux" est pris ici dans son sens étymologique: du verbe latin *religare*: relier à. L'homme haïtien est un être relié ou connecté: relié à Dieu, aux autres, à la création, au monde, et surtout à l'humanité opprimée, blessée et souffrante. Selon la psychologue haïtienne Claudine Michel(1995),

«Les humains occupent une place cosmique centrale dans la spiritualité haïtienne qui est aussi anthropocentrique qu'humaniste... La connection humaine est la règle de la vision haïtienne du monde: il y a suppression des histoires individuelles de vie en faveur d'une personnalité collective de laquelle dérive l'énergie globale du groupe. Les individus deviennent réels seulement à travers leurs interactions avec les autres." (*Aspects éducatifs et moraux du Vodou haïtien*. Port-au-Prince: Le Natal, p.36. Souligné dans le texte).

L'homme haïtien aime relier le visible et l'invisible, le matériel et le spirituel, le séculier et le sacré, etc. Il aime créer des liens. Ceux-ci lui donnent un sentiment de sécurité dans un environnement qui lui est plutôt hostile.

**3. Le sens de la vie:** L'homme haïtien aime passionnément la vie. Il aime et accueille volontiers les joies et les plaisirs de la vie (comme nous l'avons déjà souligné plus haut). Il manifeste un "vouloir vivre" et un "goût de vivre" qui ne cessent de susciter l'admiration. Il croit en la vie. Il fait confiance à la vie. Chez lui, "l'instinct de vie" (*biòs, psyché*) prévaut toujours sur "l'instinct de mort"(*thanatos*). Entre la vie et la mort, il choisit toujours, sans hésiter, la vie (cf. Dt 30: 15-19). Décidément, l'homme haïtien veut vivre, même si on persiste à lui refuser la vie.

**4. Le sens de la dignité:** Ce qui importe, pour l'homme haïtien, ce n'est pas tant le bonheur que la dignité. Il a le sens que l'homme mérite toujours le respect: "*Lè ou rannkontre yon zo nan lari, konnen li te gen vyann sou li.*" Aussi, quand deux Haïtiens se rencontrent, ils aiment se dire: "*Onè! Respè!*" Certains pensent que nous sommes en train de perdre ce sens-là.

**5. Le sens de l'espérance:** L'homme haïtien est un être habité par l'espérance. Celle-ci est, en quelque sorte, son attitude psychologique et spirituelle fondamentale. Il s'agit, chez lui, d'une «attitude active, nourrie par le courage et la force d'âme, qui alimente la résistance dans la souffrance et la tension dans la lutte» (Giannino Panna). Il espère «contre toute espérance». Il est capable d'«espérer là où il n'y a rien à espérer» (Jürgen Moltmann(1974). *L'Homme. Essai d'anthropologie chrétienne*. Paris: Le Cerf/Mame, p.135). L'espérance le maintient dans le sentier de la vie: *Espwa fè viv*", "*depi tèt pa koupe, gen lespwa mete chapo yon jou*", "*Byen mal pa lanmò*». Nous avons l'impression que, même quand l'homme haïtien chemine dans la nuit de la souffrance, le soleil de l'espérance est toujours levé dans son esprit et dans son coeur. Il ne quitte jamais le chemin de l'espérance. Il vit d'espérance.

**6. Le sens de l'humour:** L'homme haïtien sait rire de tout: de lui-même, de ceux qui sont les auteurs de son malheur, sinon il n'aurait qu'à mourir. Il exorcise ses souffrances et ses peurs par l'humour, le rire. «Le rire est une nourriture importante pour lui» (Jean Vanier). Il exprime aussi sa liberté fondamentale. En effet,



«on ne peut rire que dans la liberté... On rit lorsqu'on échappe à ce qui oppresse. On rit quand est débarrassé de son fardeau, quand la résistance faiblit et que les barrières cèdent." (Jürgen Moltmann(1972). *Le Seigneur de la danse. Essai sur la joie d'être libre*. Paris: Cerf/Mame, p.11).

**7. Le sens de la fête, de la joie, de la gaieté:** L'homme haïtien a le sens de la fête, de la joie, de la gaieté. Il est un être plutôt festif, joyeux, gai. Il y a en lui et chez lui un «capital inépuisable de joie, de gaieté» (Francklin Armand, *op. cit.* p,258). Il cherche à donner un caractère festif à tout, même à ses deuils (comme nous l'avons déjà souligné plus haut). Ce sens de la joie est, chez l'haïtien, «l'expression sur le plan émotionnel du Oui courageux à (son) être propre et véritable» (Paul Tillich, *op. cit.*, p. 29). Il s'agit de «cette sorte de joie qui se dégage de l'homme lorsqu'il est un homme» (Ménandre, stoïcien).

**8. Le sens de la lutte, du combat:** L'homme haïtien est d'une combativité exemplaire. Certains pensent qu'il est un être résigné; moi je pense qu'il est plutôt un lutteur, un être combatif qui refuse de se laisser crucifier définitivement par la violence de la misère: «*La garde se meurt, mais ne se rend pas*», aime-t-il dire dans un langage emprunté à l'expérience dramatique de la guerre.

**9. Le sens de la patience:** L'homme haïtien a un "capital inépuisable" de patience. Il a une cacapité d'attendre qui déconcerte. Il ne veut rien hâter: "*Twò prese pa fè jou louvri*." Il est convaincu qu'avec la patience on peut parvenir à réaliser ou accomplir même ce qui peut paraître impossible: "*Avèk pasyans ou va wè tete/lonbrit/trip founi*."

**10. Le sens d'endurance, de la persévérance:** L'homme haïtien ne cherche pas à fuir la souffrance. Il la supporte, même quand elle est insupportable. Sa capacité d'absorption ou d'assomption de la souffrance est tout simplement incroyable, stupéfiante. Certains pensent que «des deux aspects de la force, endurer et attaquer», dont parle le philosophe français Emmanuel Mounier(*L'affrontement chrétien*. Paris: Seuil, 1945, p.112), l'homme haïtien ne semble développer guère que le premier, à savoir endurer.

«Demandez à un Haïtien comment il va, il vous répondra invariablement, avec une douceur et une aménité sans pareille: "*Pa pi mal, oui?*"(Francklin Armand, *op. cit.*, p.210. Soulignés dans le texte),

ou bien: *nap kenbe, oui*. Les Haïtiens se quittent en se disant: *Kenbe fè m! Pa lage! An-kouraje!*

**11. Le sens du courage:** L'homme haïtien manifeste un étonnant sens du courage. Il s'agit du «courage d'être». Celui-ci est

«l'acte éthique par lequel l'homme (haïtien) affirme son propre être en dépit de ces éléments de son existence qui sont en lutte avec son affirmation de soi existentielle." (Paul Tillich, *op. cit.*, p.19).

Il s'agit aussi du "courage de vivre" qui "résiste au désespoir en intégrant l'angoisse" (Paul Tillich, *op. cit.*, p.75) existentielle causée par la conscience de conflits entre le désir d'être accepté et aimé par les autres, la société et l'univers, et l'expérience d'être rejeté, méprisé. Il s'agit enfin de son **oui** courageux à son être propre et véritable et à la vie, et de la force d'âme ou d'esprit qui lui permet d'assumer la souffrance, si profonde et vive soit-

elle. Au fond, l'homme haïtien est un être qui semble moins tenir qu'être tenu par une force intérieure étonnante, une force qui lui permet de tenir bon et ferme envers et malgré tout, et surtout de lutter ou combattre pour sa survie.

**12. Le sens de la réalité:** L'homme haïtien manifeste un sens de la réalité ou un réalisme admirable. Celui-ci lui permet de voir et de prendre les choses, et surtout les malheurs qui le frappent, avec une philosophie plutôt optimiste: "*Pito dlo a tonbe, kalbas la rete*", "*Toujou gen retay lakay tayè*", "*Baton ou gen nan men w, se avèk li ou pare kou*", "*Pito nou lèd, nou la.*"

**Conclusion:**

Cette vision psycho-spirituelle de l'homme haïtien se veut à la fois optimiste et réaliste. Elle manifeste sa foi en l'homme haïtien et en son potentiel psychologique et spirituel extraordinaire. Elle fait crédit à sa capacité de s'assumer en toute liberté et responsabilité. Elle pense que l'homme haïtien est né avec des possibilités étonnantes qui attendent seulement que la chaleur de l'acceptation et de l'amour de l'autre les éveille. Nous sommes conscients toutefois qu'il faut éviter d'idéaliser l'homme haïtien. Si sa psychologie et sa spiritualité présentent des aspects positifs, elles étalent aussi des limites qu'il faut envisager sérieusement. Au point de vue psycho-spirituel, l'homme haïtien est devenu une question pour lui-même. Il est devenu pour lui-même "une terre de difficulté"(selon l'expression de saint Augustin d'Hyppone). Au fond, l'homme haïtien n'est pas encore vraiment. Il doit être. Il doit devenir lui-même: ce qui est l'objectif fondamental d'une saine psychologie et d'une authentique spiritualité haïtiennes. Mais, comme le dit le théologien néerlandais Pierre Van Breemen s.j., «c'est seulement dans la mesure que je suis aimé, que je peux devenir moi-même».

Joseph Gontrand DÉCOSTE, s.j.  
Centre Pedro-Arrupe,  
Port-au-Prince, Haïti

# **La croix du Christ, principe de révélation du dessein de Dieu pour l'humanité**

par Kénel SÉNATUS s.j.  
Centre Sèvres, Paris

## **INTRODUCTION**

S'adressant aux chrétiens de Corinthe qui se disputaient entre eux pour avoir des fonctions de responsabilités prestigieuses dans la communauté chrétienne, Paul leur dit: "le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour annoncer l'évangile de la croix, scandale pour les Juifs et folie pour les païens" (1Co 1,23). L'intention de Paul était de faire prendre conscience aux chrétiens de Corinthe que leur foi en Christ crucifié est incompatible à la lutte pour le pouvoir. Il est à remarquer que l'apôtre n'a pas commencé à parler de la gloire de la résurrection du Christ. Mais au contraire, il a choisi de mettre l'accent sur le mépris, le déshonneur, la répulsion, l'abomination, autant de connotations tout à fait péjoratives que suggérait la croix dans les cultures juive et gréco-romaine à l'époque. Par là, la croix prend une valeur toute particulière tant dans la prédication paulinienne que dans toute la tradition de la doctrine chrétienne. En elle se trouve la clef du salut de l'humanité. Mais, en effet, ne s'agit-il pas là d'un caractère paradoxal que revêt le fait même de la croix? Logiquement, tout ce qui est déshonneur et infamie est à éviter. Comment se fait-il que la croix se présente comme quelque chose qu'il faut embrasser? Quel est le sens du phénomène de la croix?

Ce petit travail se propose d'aborder le paradoxe de la croix en le développant en deux temps. Au premier abord, il est question de faire le point sur le langage de la croix dans la culture juive et païenne. On y aura soin d'essayer d'expliquer pourquoi le Christ ne pouvait pas être reconnu en tant que Messie par les Juifs et les païens. Le deuxième temps sera consacré à développer la notion de *croix* comme une révélation. Un Dieu qui se donne à connaître d'une toute autre façon que les puissants du monde: dans l'obéissance, dans l'abaissement ou l'humiliation.

## **I. SIGNIFICATION PAÏENNE ET JUIVE DE LA CROIX**

### **1.1 – La croix du Christ : folie pour les païens**

Dans le monde païen au temps de Jésus, la crucifixion, loin d'être une manière quelconque de mourir parmi d'autres, constitue une pratique bien connue qui remonte à une époque antique lointaine et qui a toujours eu une connotation fortement péjorative. Si l'on en croit les recherches de Hengel (1981, pp.36-113), on peut affirmer qu'elle est d'origine perse. De plus, de nombreux textes d'Hérodote (cités par Hengel, p.36) en disent autant à propos de sa genèse. Il en est de même pour les témoignages ultérieurs de Ctésias. Cependant, la période antique attribue l'usage de cette forme d'exécution aux peuples barbares en général, mais spécialement aux Indiens, aux Assyriens, aux Scythes et aux Tauriens.

La crucifixion, quant à sa forme, variait considérablement, mais demeurait un châtiment au cours duquel la victime était à la disposition des bourreaux capricieux qui se défoulaient sur leur proie de manière effrénée sous la dictée de leurs caprices et sadisme. On ne peut pas faire l'économie du report de Platon qui atteste que la crucifixion d'un condamné était précédée de différentes sortes de tortures. Il avait certainement en tête la figure de Socrate quand il parlait du "juste souffrant" dans *La République* (361e-362 a). Les formes de tortures précédant la crucifixion étaient courantes chez les Carthaginois ainsi que chez les Romains où le condamné était l'objet au moins de la flagellation avant d'être crucifié. On rapporte aussi que, à partir de Constantin, la pendaison à la potence, considérée comme une peine beaucoup plus humaine, se substitua progressivement à la crucifixion.

Pour les Romains, la mort sur la croix était entendue comme le supplice suprême. Cette signification se vérifie dans le discours de Cicéron contre Verrès à travers lequel il la décrivait comme le "dernier des supplices". Selon les *Sententiae*, une compilation réalisée vers 300 après J.-C., à partir des œuvres du juriste Julius Paulus (cité par Hengel, 1981, p.50), la croix est classée en tête de lice parmi les trois supplices suprêmes, suivie de la *crematio* (bûcher) et la *decollatio* (décapitation). Cette même compilation présente les cas qui devaient être punis par la crucifixion : la désertion face à l'ennemi, la trahison d'un secret d'Etat, l'incitation à la révolte, le meurtre, les prédictions sur la prospérité des gouvernants, l'impiété nocturne, la magie, la falsification grave d'un testament, etc.. Cependant, à cause de sa cruauté, cette exécution était appliquée presque uniquement aux gens de basses classes, à la plèbe. C'est dans ce contexte qu'il faut situer le fameux plaidoyer de Cicéron lors duquel il s'en prenait à Verrès pour avoir fait crucifier un citoyen romain soupçonné de conspiration en faveur des esclaves lors de la fameuse révolte de Spartacus (71 av. J.-C.). D'autres textes en témoignent autant ou même davantage.

Ainsi, cette pratique était très connue dans tout l'Empire romain comme une peine infâme, une humiliante opprobre qu'on infligeait aux esclaves, aux gens de rang social très bas, bref à la plèbe. Qu'en était-il exactement pour la Palestine ? Et quelle a été la perception des Juifs sur la crucifixion ?

## **1.2 -- La croix du Crucifié : scandale pour les Juifs**

En général, la crucifixion n'était pas inconnue chez les Juifs. L'histoire rappelle que Flavius Joseph, auteur juif, avait relevé de nombreux cas de crucifixion ayant lieu entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sous le règne d'Antiochus Epiphane (175-164) jusqu'en l'an 70 après la destruction de Jérusalem. Il est à noter que ces cas de crucifixion ont été ordonnés soit par des chefs étrangers représentant le pouvoir romain, soit par des chefs juifs. C'est grâce aux recherches de Flavius que nous parvenons à savoir que l'un des cas les plus meurtriers de crucifixion avait été ordonné par Alexandre Jannée, un chef juif hasmonéen qui, vers l'an 88 (av. J-C) avait fait crucifier environ 800 Juifs après avoir fait égorger leurs femmes et leurs enfants sous leurs yeux, parce qu'ils s'étaient opposés à sa politique. Les exemples de cas semblables ou même plus atroces pour-

raient être multipliés; pour s'en convaincre, il suffit de consulter les références citées par Gourgues (1989, pp.79-80).

En général, l'idée qui circulait au sein de la communauté juive concernant la crucifixion était aussi tout à fait négative. En effet, ce sont les rebelles qui peuvent en être victimes, les bandits comme on les dénommait dédaigneusement, des terroristes, agitateurs, fauteurs de troubles, des gens qui semaient la panique, le désordre, voire l'insurrection visant à mettre en péril la paix publique. Ces gens-là recevaient la peine de crucifixion ou pendaison. Face à ces peines, le jugement des Juifs sur la crucifixion ne pouvait être que très péjoratif. Ainsi, tout comme pour les païens, la crucifixion leur était répugnante, infâme, atroce, cruelle, un supplice d'esclave, etc. Qui plus est, en se penchant sur l'Écriture, ils la considéraient comme un châtement divin. En effet, "*un pendu est une malédiction de Dieu*" (Dt 21,23). Même si ce n'est pas le sens exact de ce passage de l'Ancien Testament, cependant c'est de cette manière qu'il était interprété et transmis oralement à l'époque. Donc, un pendu ou un crucifié devient automatiquement pour les Juifs quelqu'un qui est maudit par Dieu.

### **1.3 -- Le Pourquoi du scandale et de la folie**

Eu égard à ces connotations péjoratives de la crucifixion quelle que soit la culture dans laquelle on se trouvait à l'époque, l'on peut comprendre pourquoi la croix du Christ représentait un scandale pour les Juifs et une folie pour les païens.

Folie, parce que le Fils de Dieu n'aurait jamais dû connaître une infamie publique. Un miracle suffirait pour qu'il renversât cette scandaleuse situation dont il était l'objet. Il ne faut pas oublier que les païens qui adoraient les dieux de la mythologie gréco-romaine et qui idolâtraient, le faisaient par crainte de vengeance des dieux qui pouvaient, à leur avis, faire déchaîner la nature pour leur malheur. Donc, si le crucifié était le Fils de Dieu, ce dernier aurait déjà pris sa revanche, comme l'auraient fait les dieux païens. En ce sens, dire que le Crucifié est le Fils de Dieu, ce n'est que de la folie, selon les païens. Seuls ceux qui sont frappés de folie pouvaient penser de la sorte. Ainsi, l'idée en soi était perçue comme une absurdité à leurs yeux. Voilà pourquoi, les premiers chrétiens qui prêchaient le Christ crucifié étaient considérés comme une secte constituée par des déments et des gens qui ne raisonnaient pas; et qui, comme tels, n'étaient pas à prendre au sérieux.

De même, pour les Juifs qui attendaient le Messie, c'est un scandale de dire que le Crucifié est le Fils de Dieu. D'une manière générale, le Roi de gloire, c'est quelqu'un qui viendrait de manière plénipotentiaire en vue de renverser la situation d'Israël et mettre fin au règne impérial d'occupation. En quelque sorte, le royaume de *Celui qui vient au nom du Seigneur* serait tout à fait politique, ce qui occasionnerait inéluctablement un échange de forces entre deux troupes rivales dont la plus forte écraserait la plus faible. Dans leur imaginaire, il ne pouvait être autrement qu'un rapport de forces. Ainsi, ce Jésus crucifié ne représentait à leurs yeux qu'un bandit parmi d'autres, un fauteur de troubles, quelqu'un qui se faisait passer pour ce qu'il n'est pas en réalité. Au lieu d'être le Fils de Dieu, le Crucifié est pour eux quelqu'un que Dieu a maudit, selon

l'Écriture (Dt 21,23). Or, «*ce qui est maudit et définitivement rejeté loin de Dieu, commente Balthasar (1972, p.48), tombe là où il doit tomber*». La croix, par conséquent, est le châtement que Jésus méritait d'après les Juifs. D'ailleurs ce sont eux qui l'accusaient de blasphémer en se présentant Messie. Donc, leur culture ne leur permettait pas de comprendre la logique de la croix annoncée par saint Paul.

## II. LA CROIX : UNE RELATION

### 2.1 – Symbole d'obéissance et d'abaissement

Le texte de Paul explique bien la logique de la croix en termes d'obéissance et de kénose: "*il s'abaissa, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix*" (Ph 2,8). Ce qui est interpellant ici, c'est que cet abaissement est total et radical; le Christ s'est abaissé jusqu'à l'extrême. Gourgues (1989, p.96) a essayé de décrire trois étapes successives de cet abaissement. La première consiste dans le fait que le Christ s'est vidé lui-même en passant de la forme de Dieu à la similitude des hommes. Ensuite, la seconde phase met en relief son attitude d'obéissance extrême jusqu'à la mort. Puis, une troisième étape où l'abaissement est à son degré suprême, c'est la croix. L'attitude de Jésus ne pouvait être plus radicale; d'ailleurs, l'expression "*passer de la forme de Dieu à la forme d'esclave*" en est un témoignage authentique. Elle peut être transposée de la manière suivante : "*passer de l'égalité à Dieu à l'égalité au dernier des hommes*". Un esclave, en général, suppose un être humain qui n'a pas d'existence propre; son existence est caractérisée par son obéissance envers son maître. En ce sens, la croix du Christ est le couronnement d'une double relation : celle d'obéissance et de fidélité à Dieu, mais encore elle implique la relation de solidarité aux humains. Dans cette perspective, la crucifixion en elle-même n'a pas plus de sens pour Dieu que pour les hommes. Elle n'a de sens que quand elle s'inscrit dans la logique de l'amour et du don pour l'humanité.

Le terme d'abaissement revêt aussi un sens de faiblesse. Paul en parle dans 1Co12,9 ... *Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse. C'est donc de grand cœur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses afin que repose sur moi la puissance du Christ.* Être faible, c'est donc le contraire de s'affirmer avec puissance, de foncer avec assurance, d'intervenir avec la vigueur nécessaire pour s'imposer aux autres. C'est une attitude d'humilité, de pauvreté, d'absence de prétention. Donc, le Christ a été fait faible et pauvre, il s'est fait humble au point de subir l'humiliation de la croix pour le salut du genre humain.

### 2.2 – Dévoilement sur Dieu

La croix apparaît, selon certains théologiens contemporains, notamment chez Balthasar et Moltmann, comme un lieu de révélation (M. Gourgues, 1989, p.93). Elle dévoile quelque chose au sujet du mystère de la conduite de Dieu. En effet, Dieu se révèle à travers l'obéissance, la faiblesse, la kénose, l'humilité. Cette attitude de Dieu ne coïncide pas avec les critères de la sagesse humaine. Qu'en est-il alors de la puissance de Dieu ? De la logique de la croix même, une réponse semble découler; par sa puissance Dieu expose son Fils aux mains des hommes pour qu'il nous prenne et nous amène vers le Père. Le Christ nous enlève le mal qui pesait sur nous. Tout le

châtiment et l'humiliation qui était réservé à l'homme, il les a pris sur sa croix et nous libère. Voilà pourquoi, le Christ Crucifié fut objet de scandale et de folie; prétention impensable et dépourvue de tout bon sens. Les Grecs, qu'on considère comme les pionniers de la philosophie, étaient en quête de sagesse, et quand la croix leur a été offerte comme sagesse, ils la trouvèrent dépourvue de bon sens. De même, les Juifs qui demandaient des signes, quand la croix leur a été donnée, ils se scandalisaient et n'y croyaient pas. Cela entre, cependant, dans le cadre même de la pédagogie de Dieu ; lui qui est puissant mais loin, de fanfaronner et claironner sa puissance, préfère se solidariser avec nous en embrassant la fragilité de notre condition humaine pour nous rendre forts et nous ouvrir la voie du salut.

### **2.3 – Révélation du dessein de Dieu**

La croix est donc révélation de la "folie de Dieu" et de sa faiblesse. Cependant, comme le souligne Balthasar (1972, p.52), *dans la faiblesse de Dieu se manifeste sa force, dans sa folie se montre sa supériorité sur la sagesse humaine*. C'est par la croix que le salut arrive dans le monde. Réalité que M. Fédou explique à peu près de la même façon : *en se livrant jusqu'à la mort, le Christ offrait aux pécheurs du monde entier le chemin de leur salut* (1984, p.41). C'est cette croix que Paul a prêchée. Sa prédication kérygmatique annonce la mort de Jésus comme salut universel (H. Danet, 1987, p.88).

Le Christ "*qui de riche s'est fait pauvre pour vous afin de vous enrichir par sa pauvreté*" (2Co 8,9). Cette double affirmation aux termes opposés est un thème central dans la prédication paulinienne (Cf. Gal 4, 5/ 3,13/ 2Co5,21 / Rm7, 4 etc.) : il s'agit toujours d'expliquer la portée de la croix et son efficacité pour nous et pour le monde. A travers cette efficacité, le fait historique, unique, se manifeste comme un principe qui affecte l'existence concrète de tout ce qui est créé. « Si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts » (2Co 5,14). Cette mort avec le Christ, explique Balthasar (1972, p.52), ne signifie pas notre entrée dans l'abîme avec le Christ, mais c'est une descente opérée par un seul pour favoriser l'ascension de tous hors de l'abîme. Bref, la croix du Christ est une source de grâce et de salut et une exigence de vie pour tout chrétien (M. Carrez et Co., 1983, p.126).

### **2.4 -- La croix du Christ : liberté de Dieu et libération du genre humain**

Une attitude assez remarquable de Jésus en assumant sa croix est celle de sa liberté. C'est elle qui fait jouer sa vie dans le risque le plus mortel. Jésus ne savait pas par anticipation tout ce qui l'attendait; il avait certes quelque pressentiment à Gethsémani. Mais en général sa vie fut un chemin d'ombres dû, en partie, à la contingence de toute histoire humaine. Il était pleinement homme. Sa liberté, loin de se réduire à un simple dépassement des déterminismes humains, apparaît au contraire dans la façon dangereuse de jouer avec tous les conditionnements liés à une naissance d'homme. Ce qui motive cette liberté, c'est l'obéissance consciente au Père, c'est aussi le projet d'amour et de salut des hommes. A un certain moment, Jésus était même tenté de dire non; et il pouvait le faire. Mais il a accepté volontairement sa mort. Donc, il n'est pas prisonnier d'un destin fatal, il est libre. Accepter la croix serait pour Jésus une manière libre de vivre la solidarité avec les hommes. A travers le Crucifié on comprend mieux l'homme, sa liberté, une li-

berté étroitement liée à l'amour. C'est ce qui fait dire à J. Perron que « *la mort du Christ n'est pas un échec, mais elle accomplit paradoxalement un mystérieux vouloir divin* » (1976, p.26).

Nous avons dit plus haut que la relation de liberté et d'amour de Jésus comporte l'acceptation de la mort, afin que jaillisse la plénitude de la vie. Avec la croix du Christ, c'est le chemin du salut qui est ouvert à l'humanité (Justin, Dialogue 17,1). La croix du Christ est l'accomplissement du principe sotériologique de l'incarnation. C'est Moltmann qui a eu le mérite de souligner précisément que "*le fondement de la venue du Christ est son envoi par Dieu ; le but de l'envoi du Fils de l'homme est la libération de la servitude de Loi pour la liberté des enfants de Dieu*" (1974, p.218). Ce qui nous fait remonter à Paul qui affirmait incessamment que « le Christ est mort pour nous » (Rm5,8), c'est-à-dire pour nos péchés. L'expression "mort pour nos péchés" signifie que la cause des souffrances du Christ est nos péchés, que le but de ces souffrances est notre rédemption, et leur fondement l'amour de Dieu pour nous. La croix est donc victoire de la lumière sur les ténèbres, victoire de la vie sur la mort, victoire et libération de l'humanité tout entière.

## CONCLUSION

Ce petit tour d'horizon sur le thème de la croix nous amène à comprendre que la culture des Juifs et des païens constituait pour eux un handicap réel à la pénétration du vrai sens de la croix. Loin d'être définitivement un déshonneur, le phénomène de la croix renferme un cachet de puissance extraordinaire au point de mettre en crise les sagesses humaines même les plus impressionnantes. Si Dieu s'est fait faible, c'est pour que nous soyons forts. S'il a connu le déshonneur, c'est en vue du rayonnement de l'humanité. Autrement dit, le Christ prend sur sa croix tout ce qu'il y a de plus faible, de plus déshonoré et de plus infâme chez l'homme, pour le transformer en honneur, puissance et gloire. La croix est l'accomplissement même du principe de l'incarnation. Principe qui renferme le dessein de Dieu pour l'humanité et qui est commandé par l'amour. La croix du Christ est donc un don gratuit de Dieu fait au genre humain. Par elle, le monde n'est plus dans les ténèbres, puisque celles-ci sont illuminées par elle. La résurrection du Christ ne réduit pas à néant sa croix (1Co1,17), mais lui confère une signification salvifique "*pour nous*". Cela veut dire que sa mort en croix représente la signification de sa résurrection *pour nous*, et non pas inversement, c'est-à-dire que sa résurrection représenterait la signification de sa croix. Cette expression "*pour nous*" englobe tout le monde en général, même ceux pour qui la croix fut scandale et folie. Le mystère de la croix, en définitive, est la clef qui rend accessible le salut au genre humain.

Kénel SÉNATUS s.j.  
Centre Sèvres, Paris

## Bibliographie consultée

- Carrez M., Dornier P., Trimaille M., Lettres de Paul, de Jacques, Pierre et Jude, Desclée, Belgique, 1983.
- Balthasar H. U. V., Grillmeier et Alii, Le mystère pascal, Edition du Cerf, Paris, 1972.
- H. Danet, Gloire et croix de Jésus-Christ, Desclée, Paris, 1987.



- Fédou M., La Vision de la croix dans l'œuvre de saint Justin "philosophe et martyr", Extrait des Recherches Augustiniennes, Vol. XIX, Paris, 1984.
- Hengel M, Crucifixion dans l'Antiquité et la folie du message de la croix , Edition du Cerf, Paris 1981.
- Justin, Dialogue avec Tryphon
- Moltmann J., Le Dieu Crucifié, (traduit de l'allemand par B. Fraigneau-Julien), Cerf-Mame, Paris, 1974.
- J. Perron, Jésus devant sa mort, dans « La mort chemin de vie » Les éditions du Cerf, Paris, 1976